

L'Antiquité romaine dans l'Angleterre des années 890 : la traduction-adaptation des *Histoires contre les païens* d'Orose en vieil-anglais

Pour comprendre comment les hommes du Haut Moyen Âge percevaient l'Antiquité, l'historien peut s'intéresser à la diffusion des textes historiques, généralement issus de l'Antiquité Tardive, comme la *Chronique* d'Eusèbe traduite et continuée par Jérôme, ou les *Histoires contre les païens* d'Orose. Il peut également analyser les œuvres produites par les clercs médiévaux, le plus souvent à partir de ces mêmes œuvres de l'Antiquité Tardive, comme l'*Historia Romana* du Lombard Paul Diacre, qui est une version développée et modifiée du *Bréviaire* d'Eutrope. L'objet de cet article est d'attirer l'attention sur un troisième type de textes historiques, à savoir les traductions en langues vernaculaires de textes latins, ce qui signifie, pour l'Europe du Haut Moyen Âge, des traductions en vieil-anglais réalisées à la fin du ix^e siècle. Les traducteurs commettent des erreurs d'interprétation riches d'enseignement mais surtout ils modifient le texte original en fonction de leurs centres d'intérêt et de ce qu'ils considèrent comme nécessaire pour l'information du lecteur.

Les *Histoires contre les païens* et le projet d'Alfred le Grand

Ce mouvement de traductions en vieil-anglais est étroitement lié à la personnalité du roi du Wessex Alfred « le Grand » (roi de 871 à 899)¹. Dans sa célèbre préface à la traduction de la *Règle pastorale* de Grégoire le Grand, il explique son but de la manière suivante : la culture et les vertus chrétiennes qu'il a encore connues dans sa jeunesse ont disparu ; la paix et la prospérité du royaume se sont évanouies avec elles. Alfred fait ici allusion aux ravages commis par la « grande armée » viking qui menaça l'existence même de son royaume durant les premières années de son règne avant qu'il ne remporte une victoire décisive à Edington (878), à la suite de laquelle les Vikings laissèrent au Wessex une dizaine d'années de paix. Puisque les tribulations du royaume ont été causées par le déclin de la culture², poursuit notre roi philosophe, le redressement du royaume passe non seulement par les réformes administratives et militaires mais également par la remise en ordre religieuse et le rétablissement de cette culture chrétienne. Pour ce faire, Alfred traduisit et fit traduire en anglais « les œuvres les plus utiles » afin que tous les jeunes hommes libres puissent y avoir accès : la *Règle pastorale* de Grégoire le Grand, les *Soliloques* d'Augustin, la *Consolation de Philosophie* de Boèce, ainsi que les cinquante premiers psaumes³. D'autres œuvres furent également traduites, sans qu'une implication royale directe ne soit établie, à savoir l'*Histoire ecclésiastique du peuple anglais* de Bède, les *Dialogues* de Grégoire le Grand et les *Histoires contre les païens* d'Orose. C'est à cette traduction que je m'intéresserai ici car elle permet, de par son sujet, de mieux comprendre la perception de l'Antiquité à

1 — La grande popularité du personnage outre-Manche explique la floraison de biographies d'inégale valeur. Le plus commode pour se familiariser avec la vie et l'œuvre d'Alfred est de consulter les documents traduits et commentés par Simon Keynes et Michael Lapidge : *Alfred the Great : Asser's « Life of King Alfred » and Other Contemporary Sources*, Penguin Classics, 1983.

2 — La réalité de ce déclin de la culture anglo-saxonne au ix^e siècle se vérifie par divers indices. Si des Bibles et manuscrits liturgiques luxueux, mis à l'abri par les communautés religieuses, ont traversé le ix^e siècle et sont parvenus jusqu'à nous, les autres manuscrits présents en Angleterre au début du ix^e siècle semblent avoir quasiment tous disparu et la tradition textuelle de nombreuses œuvres indique qu'elles furent réimportées du continent après ces troubles. D'autre part, le niveau de latin des quelques chartes établies entre 830 et 880 est le pire de toute l'époque anglo-saxonne. Ces indices sont collectés par Michael Lapidge, « Latin Learning in Ninth-Century England », *Anglo-Latin Literature, 600-899*, Londres et Rio Grande, 1996, p. 409-454.

3 — On considère traditionnellement qu'Alfred a lui-même traduit les cinquante premiers psaumes, les *Soliloques* ainsi que la *Consolation de Philosophie*, bien qu'un débat existe à propos de ces deux dernières œuvres.

notre époque⁴. Comme l'indique le titre, il s'agit d'une œuvre de combat : Orose veut montrer que, depuis l'Incarnation, la miséricorde divine rend l'histoire bien plus douce qu'elle ne l'était à l'époque païenne. Il s'agit pour l'auteur, qui écrit en 417, de réfuter les accusations des païens qui voient dans le sac de Rome en 410 la conséquence de l'abandon des cultes traditionnels. Pour mener à bien son projet, Orose couvre un espace aussi vaste que possible, qu'il décrit dans un long chapitre géographique (I, 2), et il fait débiter cette histoire avec le règne de Ninus sur Babylone. Contrairement à ce qu'on pourrait attendre, la période chrétienne est toutefois obscurcie par les persécutions puis par les hérésies, ce qui nuance le triomphalisme dont certains critiques accusent Orose.

La structure d'ensemble de la traduction

Aucune préface ne vient expliquer les motivations du traducteur ; nous en sommes réduits à constater que la traduction ne comprend que six livres au lieu des sept, chiffre naturellement symbolique, d'Orose. C'est seulement à partir du cinquième livre que le traducteur s'éloigne de la structure d'Orose puisque le cinquième livre de la traduction correspond aux livres V et VI de l'original. La différence est toutefois surtout statistique puisque le sixième livre de la traduction n'est que le quatrième par la longueur alors que le septième livre des *Historiae*, qui couvrirait donc la même période, constituait à lui seul un tiers de l'œuvre. La période chrétienne semble de moindre importance pour le traducteur que pour Orose. Comme son modèle en revanche, la version anglaise prend en compte l'ensemble des peuples connus : l'Antiquité romaine est loin d'être la seule qui intéresse les Anglo-Saxons.

Lorsque le traducteur reprend à peu près la même quantité d'informations qu'Orose, il les ordonne différemment. La vie d'Alexandre le Grand qui occupait cinq chapitres de l'œuvre originale est réduite à un seul chapitre, très long il est vrai. Ce procédé

4 — Je cite l'édition latine ainsi que la traduction française de Marie-Pierre Arnaud-Lindet, *Histoires contre les païens*, Collection des Universités de France, trois volumes, 1990-1991 et la traduction en vieil-anglais d'après l'édition de Janet Bately, *The Old English Orosius*, Early English Texts Society, Supplementary Series, 6, 1980. Cette dernière édition comprend une introduction et des notes dont cet article s'inspire abondamment.

La date de la traduction n'est pas certaine, puisque l'œuvre ne nous est transmise que dans des manuscrits dont le plus ancien date de la première moitié du x^e siècle. Diverses raisons font que l'on postule l'existence de deux étapes intermédiaires entre l'original et les copies que nous avons, ce qui nous rapproche de l'époque d'Alfred : Janet Bately, *The Old English Orosius*, p. xxxiii.

est fréquemment utilisé, réduisant de beaucoup le nombre de chapitres. Dans l'ensemble les modifications sont faites avec habileté : le traducteur semble avoir procédé avec attention et est parvenu à un résultat satisfaisant et cohérent.

Que devient le projet d'Orose dans la traduction ?

Le but apologétique des *Histoires contre les païens* fait que, contrairement au cas des chroniques qu'on pouvait recopier et prolonger sans les modifier, il était impossible de reprendre tel quel le texte qui contenait diverses allusions à la situation personnelle d'Orose. Le traducteur utilise donc très fréquemment la formule *cwæð Orosius*, « dit Orose », qui introduit une distanciation par rapport au texte original dont elle nous rappelle qu'il est le produit d'un individu particulier avec un point de vue subjectif⁵. Cette expression montre que le traducteur s'intéresse aux circonstances de rédaction des *Histoires*, bien qu'il ne le fasse pas systématiquement. Orose expliquait au début de son œuvre qu'il commençait à Ninus parce que l'existence de ce dernier était acceptée par les païens ; il mentionnait également la « commande » de l'œuvre qu'Augustin lui aurait passée. Ces réflexions sont supprimées et la traduction débute, d'une manière tout à fait cohérente, par le chapitre sur la géographie du monde. *A contrario* le prologue du livre II est repris avec en particulier la théorie des quatre Empires ainsi que l'idée selon laquelle Rome a eu grâce au christianisme un sort bien plus enviable que Babylone. De même, la version anglaise conserve les apostrophes d'Orose qui reprochait aux Romains de se plaindre du sac de Rome, en les introduisant par la formule *cwæð Orosius*⁶. Le traducteur comprenait donc les circonstances de rédaction de l'œuvre.

Le rapport entre le traducteur et Orose est toutefois complexe et peut prêter à confusion. Ainsi au début de ce livre II, le premier attribue au second ces réflexions : « Je sais, dit Orose, qu'il n'y a pas d'homme sage qui ne sache tout à fait clairement que Dieu a créé le premier homme droit et bon, et tout le genre humain avec lui⁷. » Le traducteur réfléchit ensuite, comme Orose, sur l'origine

5 — Malcolm Godden, « The Translations of Alfred and his circle, and the misappropriation of the past », *H.M. Chadwick Memorial Lectures*, 14, Department of Anglo-Saxon, Norse and Celtic, University of Cambridge, Cambridge, 2004, p. 9.

6 — Références citées par Malcolm Godden, « The Translations of Alfred and his circle, and the misappropriation of the past », p. 7.

7 — *Ic wene, cwæð Orosius, þæt nan wis mon ne sie, buton he genoh geare wite þætte God þone arestan monn ryhtne 7 godne gesceop, 7 eal monncynn mid him. p. 35, l. 28-30.*

divine du pouvoir et des Empires, puis, une douzaine de lignes plus tard, donne la liste des quatre Empires :

Le premier était le Babylonien, où Ninus régnait, le second était la Grèce où régnait Alexandre, le troisième était l'Africain, où les Ptolémée ont régné, le quatrième est celui des Romains, qui règnent à présent⁸.

On peut considérer que tout ce passage dépend du *cwæð Orosius* et rapporte la pensée d'Orose. On peut également l'interpréter comme un discours autonome, pris en charge par le traducteur, auquel cas l'Empire romain existe encore à l'époque d'Alfred. Cette seconde possibilité semble la plus probable si l'on considère que la formulation est assez éloignée de l'original, puisque les personnages incarnant les Empires sont des ajouts du traducteur. L'absence d'empereur pour Rome peut faciliter l'identification de l'Empire romain avec celui de Constantinople ou des Carolingiens. De la même manière, quelques lignes plus loin, dans la description des points cardinaux associés aux Empires, les trois premiers Empires sont traités au passé, l'Empire romain au présent⁹.

Il existe donc un rapport complexe entre le traducteur et l'auteur et cette marge d'incertitude offre de nombreuses possibilités de lecture aussi bien aujourd'hui qu'à l'époque de la traduction. L'histoire de l'Antiquité n'est pas un récit figé ; bien au contraire, elle est susceptible d'interprétations différentes engageant le rapport des hommes du IX^e siècle au passé mais aussi à la situation géopolitique de leur temps comme l'exemple des quatre Empires le montre.

Le chapitre consacré à la description du monde confirme la complexité de ce rapport entre le passé et le présent, puisque le traducteur le complète grâce aux récits de voyage faits à Alfred par Ohthere, un marchand scandinave et par Wulfstan, sans doute un Anglo-Saxon. L'Europe du Nord et du Nord-Est est ainsi décrite avec bien plus de précision que chez Orose. Cette traduction devait donc constituer une sorte d'encyclopédie historico-géographique à jour. Les apports d'Ohthere et de Wulfstan ne sont toutefois pas les seules modifications apportées au texte original puisque l'Europe continentale est décrite de manière assez différente de l'original, et que cette description est également mise à jour : nous

8 — *An [omweald] wæs Babyloniscum, þær Ninus ricsade. Þæt oðer wæs Creca, þær Alexander ricsade. Þridra wæs Affricanum, þær Ptolome ricsodon. Se feorða is Romane, þe giet ricsiende sindon.* p. 36, l. 12-14.

9 — *Þæt Babyloniscum wæs þæt forme 7 on eastweardum. Þæt æfterre wæs þæt Crecisce 7 on norðweardum. Þæt þridde wæs þæt Affricanum 7 on suðweardum. Þæt feorþe is Romae 7 on westweardum.* *Ibid.*, l. 16-19.

apprenons ainsi que les Vascons se trouvent en Gaule, à l'ouest de la Provence, or les Vascons ne se sont installés dans la région que vers la fin du VI^e siècle et ne figuraient donc pas dans le texte d'Orose¹⁰. Comme l'histoire, la géographie n'est pas figée mais est au contraire toujours susceptible d'adaptations.

Je voudrais maintenant examiner certains des grands moments de l'histoire romaine, en partant de la guerre de Troie, pour mieux saisir la perception de l'Antiquité qui s'y exprime.

Le siège de Troie

Orose refuse de raconter la guerre de Troie parce que « cela allongerait notre ouvrage et que tout le monde le sait¹¹ ». Il se contentait donc de faire allusion à « l'année de l'enlèvement d'Hélène¹² ». Ne pouvant supposer chez ses lecteurs la connaissance de ces événements, le traducteur ajoute quelques précisions sur l'événement et ses protagonistes :

430 ans avant la fondation de Rome, il arriva qu'Alexandre [autre nom de Pâris], fils de Priam, roi de la ville de Troie, prit la femme de Ménélas, roi de la ville grecque de Lacédémone, Hélène¹³.

Comme souvent dans cette oeuvre, il est difficile de déterminer avec certitude les sources de ce développement puisque les ajouts proviennent souvent de sources mal identifiées – une information peut provenir de deux ou trois sources – voire perdues¹⁴. Le traducteur conserve les commentaires d'Orose, y compris l'allusion à Homère, ici appelé Omar, dont les œuvres n'étaient évidemment pas disponibles en Angleterre. Je traduis l'ensemble du chapitre, qui fait immédiatement suite à la phrase citée *supra* :

De là naquit la célèbre guerre et le terrible combat entre la Grèce et Troie, dans lequel les Grecs avaient mille grands navires de guerre et jurèrent entre eux de ne pas rentrer dans leur patrie avant d'avoir vengé les insultes qui leur avaient été faites. Ils restèrent autour de la ville durant dix ans en combattant. Qui pourrait préciser combien d'hommes moururent dans chaque

10 — p. 18, l. 33-35.

11 — ... *quia et operi longum et omnibus notum uidetur* I, 17, 2, vol. 1, p. 67.

12 — *anno raptus Helenae* I, 17-18, vol. 1, p. 67.

13 — *Ær þæm þe Romeburg getimbred was feower hunde [wintrum] 7 xxxgum wintra, gewearð þætte Alexander, Priamises sunu þæs cyninges, of Troiana þære byrig, genom þæs cyninges wif Monelaus, of Lacedemonia, Creca byrig, Elena. I, 11, p. 31, l. 22-25.*

14 — L'éditrice du texte s'est livrée à ce travail minutieux dans ses notes, sans parvenir à établir avec certitude les œuvres utilisées par le traducteur.

camp? Omar, le poète, l'a dit avec une clarté sans égale. Je n'ai pas besoin de raconter cela, dit Orose, car c'est long et connu de beaucoup. Si quelqu'un désire connaître cet événement, qu'il lise dans ses livres quels blessures et quels massacres eurent lieu, soit par des meurtres, soit par la faim, soit par des naufrages, soit par diverses malchances: ils sont racontés dans les histoires. Ces peuples luttèrent entre eux durant dix années pleines. Qu'on pense à ces temps et à ceux-ci: lesquels plairaient le plus?

Juste après ce combat un autre suivit. Énée avec sa troupe quitta cette guerre de Troie pour l'Italie. Tout homme peut apprendre dans les livres quelles souffrances il endura et combien de combats il livra¹⁵.

Le traducteur conserve la perspective orosienne en s'efforçant de rendre l'Antiquité compréhensible à ses lecteurs. Son résumé de la guerre de Troie permet au lecteur de se faire une idée des événements et, en mettant en scène Orose comme personnage doté d'un point de vue subjectif et en renvoyant aux autres œuvres pour approfondir ses connaissances, le traducteur incite le lecteur à aller compléter son information. De ce point de vue l'œuvre s'inscrit tout à fait dans la perspective d'Alfred qui considérait que les jeunes gens les plus doués ne devaient pas s'en tenir aux œuvres traduites mais devaient apprendre le latin s'ils désiraient entrer dans les ordres.

César :

L'histoire d'Orose contient assez peu de grands personnages et la traduction tend encore à réduire ce nombre. Le résultat est que la plupart des chapitres sont assez ennuyeux, traitant de guerres entre des peuples que les Anglo-Saxons n'identifiaient pas et, lorsqu'il s'agissait des Romains, d'actions menées par les consuls romains, qui par définition changent sans cesse. Dans le récit des guerres puniques les consuls se succèdent très rapidement, ce

15 — *Ymb hie wearð þæt mære gewin 7 þa miclan gefeoht Creca 7 Troiana, swa þætte Creca hæfdon m scipa þara miclamna dulm[u]na, 7 him betweonum gesworan þæt hie næfre noldon on cyþpe cuman ær hie hiora teonan gioræcen. 7 hi ða x gear ymbe þa burg sittende wæron 7 feohtende. Hwa is þætte ariman mæge hwæt þer moncynnes forwearð on ægðere hand? Þæt Omarus se scop sweotelicost sægde. For þon nis me þæs þearf, cwæð Orosius, to secgenne, for þon hit longsum is 7 eac monegum cuð. Peah swa hwelcne mon swa lyste þæt witan, ræde on his bocum hwelce ungetina 7 hwelce tibernessa [hie dreogende wæron] ægðer ge on monslitum ge on hungre ge on scipgebroce ge on mistlice forscapunge, swa mon on spellum sægð. Ða folc him betweonum ful x winter þa gewin wraciende wæron. Gepence þonne þara tida 7 nu þissa, hwæðr[e him bet licien]!*

Ða sona of þæm gefeohte wæs ofer æfterfylgende. Eneas mid his firde for of þæm Troianiscan gefeohte in Italiam. Þæt mæg mon eac on bocum sceawigean, hu monega gewin 7 hu monega gefeoht he ðær dreogende wæs. I, 11, p. 31-32.

qui entraîne des confusions puisqu'au début du chapitre IV, 9 on se retrouve avec trois consuls: Lucius Amilius, Paulus Publius et Terrentius Varra¹⁶.

Les épisodes concernant César, appelé *Julius*, montrent bien comment la culture anglo-saxonne a influencé la perception de l'Antiquité. À partir du neuvième chapitre du livre V, le traducteur perd pied: confondant Sextus Iulius César et son neveu ainsi que Cnaeus Pompée et son fils, il fait débiter l'affrontement entre Pompée et César en 662 après la fondation de Rome, lors de la sixième année du consulat de César, soit en 92 avant notre ère¹⁷. Cet affrontement entre César et Pompée se déroule en alternance avec celui qui oppose Marius à Sylla. Chacun d'eux affronte de son côté divers peuples mais César est victime de brimades de la part des Romains:

Après cela le consul Pompée combattit ce peuple [les Picentins et leurs alliés] mais il fut mis en fuite; Jules le César combattit avec le peuple des Marses et fut mis en fuite. Peu après Jules combattit les Samnites et les Lucaniens et les mit en fuite: à la suite de cela on l'appela César. Il demanda alors qu'on lui apporte le triomphe. On lui envoya un seul manteau, pour l'humilier, en guise de triomphe, et ensuite on lui envoya une tunique, qu'ils appellent toge, pour qu'il n'entre pas dans Rome dépourvu de tout honneur. Après cela le consul Sylla, compagnon de Pompée, combattit le peuple des Éserniens et le mit en fuite. Puis Pompée combattit le peuple des Picentins et le mit en fuite. Les Romains apportèrent le triomphe à Pompée avec beaucoup d'honneurs pour la petite victoire qu'il avait remportée là, alors qu'il refusèrent à Jules, qui avait pourtant accompli de plus grandes choses, tout honneur à l'exception d'une tunique: ils attisèrent ainsi la dispute entre eux¹⁸.

Cet épisode est né d'une fausse interprétation d'un passage de l'original (V, 18, 15) où le Sénat quittait le vêtement de deuil à

16 — IV, 9, p. 101, l. 2.

17 — Cette confusion est encore accrue par le scribe qui a établi après coup la liste des chapitres présente au début de l'œuvre puisqu'il a cru que Caius et Julius étaient deux personnages différents, ce qui confirme que la guerre civile était très approximativement comprise.

18 — *Æfter þæm gefeagt Pompeius se consul wið eal þa folc 7 gefliemed wearþ, 7 Iulius se cesar gefeagt wið Marse þæm folce 7 gefliemed wearð. Raþe þæs Iulius gefeagt wið Somnitum 7 wið Lucanum 7 hie gefliemde. Æfter þæm hiene mon het casere. Þa bæd he þæt mon þone triumphan him ongean brohte. Þa sende him mon ane blace hacelan angean, him on bismex, for triumphan, 7 eft hie him sendon ane tunecan ongean, þa þe hie toge heton, þæt he ealles buton arunge to Rome ne com.*

Æfter þæm Silla se consul, Pompeiuses gefera, gefeagt wið Esernium þæm folce 7 hie gefliemde. Æfter þæm gefeagt Pompeius wið Pincetes þæm folce 7 hie gefliemde. Þa brohton Romane þone triumphan angean Pompeius mid micelre weorþfulnese for þæm lytlan sigre þe he þa hæfde, 7 noldon Iuliusse nænne weorþscipe don, þeh he maran dæd hæfde, buton ane tunecan, 7 hi heora gewin mid þæm swiþe geiecton. V, 10, p. 123-124.

l'annonce de la victoire de L. Julius César sur les Samnites et les Lucaniens mais reprenait les insignes complets de sa dignité après la victoire de Cnaeus Pompée. Il n'est cependant dit nulle part que les victoires de Pompée étaient inférieures à celles de César¹⁹ ; c'est le traducteur qui fait de César un grand conquérant victime de l'incompréhension et de l'ingratitude des siens. Ce schéma se reproduit au début de la guerre civile, après la guerre des Gaules : César demande un triomphe qui lui est refusé et apprend que des intrigues sont menées pour attribuer ses troupes à Pompée afin que ce dernier l'emporte. Orose montrait César se plaignant des agissements de ses ennemis, mais le lecteur ne savait pas si cet acharnement était réel ou s'il s'agissait du fruit de l'imagination de César. Dans la traduction, au contraire, César est réellement victime de machinations menées par Pompée, être sans scrupules, puisque, dans le même chapitre le traducteur se contente de dire que l'armée de César fut vaincue et massacrée par celle de Pompée à Dyrrachium parce que César avait dû livrer bataille sur deux fronts ; Orose ajoutait : « mais Pompée, vainqueur, au témoignage même de César, rappela son armée qui les poursuivait²⁰ ». Cette miséricorde pompéienne disparaît dans la version anglaise, noircissant un peu plus l'adversaire de César. Une erreur d'interprétation du texte d'Orose à propos de la bataille de Pharsale montre que la bataille est envisagée sous l'angle héroïque du chef valeureux combattant selon un code d'honneur. Orose écrivait :

... d'un côté, Pompée avait dit, entre autres exhortations : « Épargne les citoyens », et ne l'avait cependant pas fait, tandis que de l'autre côté, César faisait ce qu'il pressait les siens de faire, quand il disait : « soldat, frappe au visage »²¹...

Le traducteur transforme ce passage en :

Lorsque César eut mis en déroute une de ses ailes, Pompée rappela le vieux pacte romain, qu'il ne pensait de son côté absolument pas respecter : « Camarade, camarade, prends garde à ne pas rompre trop longtemps notre accord et notre association ». César lui répondit : « Autrefois tu étais mon camarade ; mais parce que tu ne l'es plus aujourd'hui, tout ce qui te répugne le plus m'est le plus cher ». L'accord en question était celui que les Romains

19 — Comme le remarque l'éditrice, p. 310, note des lignes 9 à 13, p. 124.

20 — *Pompeius uero Caesaris quoque testimonio uictor persequentem reuocauit exercitum*. VI, 15, 21, vol. 2, p. 209. La traduction se trouve en V, 12, p. 127, l. 8-10.

21 — *Ex alia parte Pompeius inter hortandum diceret « parce ciuibus » nec tamen faceret, ex alia uero Caesar hoc faceret quod urgeret dicens « miles, faciem feri »*... VI, 15, 26, vol. 2, p. 209.

avaient passé pour qu'aucun d'eux n'en frappât un autre au visage lors d'une bataille²².

Le déroulement de ces guerres et, en particulier, cet échange entre Pompée et César, montre que nous sommes ici dans le contexte légendaire de *Beowulf* et d'autres poèmes héroïques, avec des armées de petite taille et une forte personnalisation des combats. On comprend dès lors mieux l'attachement à César, héros valeureux victime de la trahison de ses proches. Le récit de sa mort est semblable à celui du texte original mais le traducteur supprime les réflexions d'Orose ; selon ce dernier, cet événement prouvait qu'il fallait au peuple romain un maître pour lui enseigner l'humilité et lutter contre l'orgueil, cause de toutes ces guerres²³. « Jules » apparaît comme un chef de guerre victorieux et miséricordieux, déplorant la mort de ses ennemis, et un législateur avisé victime des agissements de ses contemporains qui lui refusent les honneurs bien mérités.

D'où vient cette sympathie pour César ? César était sans aucun doute un des Romains les plus connus puisqu'il était le premier à avoir mené une expédition, partiellement victorieuse, en Bretagne : Bède rappelle cet épisode dans son *Histoire ecclésiastique du peuple anglais* en utilisant justement Orose. La *Chronique anglo-saxonne*, texte compilé à l'époque d'Alfred et qui constitue une sorte d'histoire officielle de l'Angleterre, débute par cette expédition²⁴. Le traducteur la rappelle au début du chapitre V, 12, où il fonde en une seule les deux expéditions de César. Il note que le premier combat fut une défaite mais affirme que les deux suivants permirent à César de contrôler toute la Bretagne. Il s'agit là naturellement d'une distorsion flagrante du texte d'Orose et de toutes les traditions historiques selon lesquelles César n'avait pas réellement conquis la Bretagne, distinction réservée à Claude. Le traducteur est encore une fois tout à fait cohérent puisqu'il supprime du

22 — *Pa Iulius hæfde ænne þara dæla gefliemed, þa cleopode Pompeius him to ymbe Romana ealde gecwedradenne, þe he he hie self læstan ne þohte : « Gefera, gefera, gemyne þæt ðu ure gecwedradenne 7 geferrædenne to longe ne oferbrec. » Pa oncwyrde he him 7 cwæð : « On sumre tide þu wære min gefera ; 7 for þæm þe þu [ne] eart, me is eal leofast þæt þe lapost is ». Þæt [wæs] sio gecwedraden þe Romane geset hæfdon, þæt hiora nan oðerne on þone ondwilitan ne sloge, þær þær hie æt gefeohtum gemette. V, 12, p.128, l. 17-26.*

23 — VI, 17, 9-10, vol. II, p. 216.

24 — Après la généalogie royale du Wessex qui forme le « prologue » de l'œuvre, on lit : « Soixante ans avant l'Incarnation du Christ, Caius Iulius le césar fut le premier des Romains à se rendre au pays des Bretons et il affronta les Bretons au combat et les vainquit, bien qu'il n'ait pu conquérir leur royaume. » *Ær Cristes geflæscenesse lx wintra, Gaius Iulius se casere ærest Romana Bretenlond gesohte 7 Brettas mid gefeohte cnysede 7 hie oferswipde 7 swa þeah ne meakte þær rice gewinnan.* Janet Bately, éd., *The Anglo-Saxon Chronicle, a Collaborative Edition, Manuscript A*, Boydell and Brewer, Woodbridge, 1986, p. 2.

chapitre consacré à Claude toute allusion à cette expédition. Il a donc la volonté d'attribuer tout le mérite de cette conquête, et par là-même de l'entrée de la Bretagne dans la civilisation, à César considéré comme plus digne de ce rôle que Claude.

Auguste et l'époque de l'Incarnation

Le principat d'Auguste est dans les *Histoires* séparé en deux périodes: la première, avant la naissance du Christ, est faite de guerres diverses, la seconde est pacifique et marquée par l'influence du Christ sur l'histoire romaine. Dans la version anglaise, Auguste succède immédiatement à César, contre la volonté des Romains²⁵: le traducteur ne pardonne pas aux Romains leur trahison à l'encontre de César. Orose précisait qu'Octave (ou Octavien) « consacra ses talents aux guerres civiles, dès son arrivée, encore adolescent, à Rome²⁶ ». Le traducteur établit au contraire un parallèle flatteur avec César: « et il mena ensuite cinq guerres civiles, comme Jules avait fait auparavant²⁷ ». Nous sommes ici face à une succession royale où le fils tente d'égaler le père, dans un monde de guerriers héroïques. Les péripéties institutionnelles narrées par Orose laissent place au pur affrontement:

Ensuite Antoine lui arracha le pouvoir sur toute l'Asie. Il renvoya la sœur d'Octavien et mena contre lui la guerre et l'hostilité déclarée; il ordonna de faire venir à lui, pour être sa femme, la reine Cléopâtre que César avait eue avant et qu'il avait installée à la tête des Égyptiens²⁸.

La première moitié du dernier chapitre du livre V raconte les guerres en Espagne, en Illyrie, en Pannonie et en Germanie puis la seconde annonce la paix universelle. C'est alors qu'intervient la naissance du Christ, traitée en quelques mots:

La même année que tous ces événements, la 42^e du règne d'Auguste, naquit celui qui apporta la paix au monde entier, c'est à savoir notre Sauveur le Seigneur Christ²⁹.

25 — *Æfter þæm þe Romeburg getimbred wæs vii hunde wintra 7 x, feng Octavianus to Romana onwealde, hiora unþonces...* V, 13, p. 129, l. 5-7.

26 — *simul ut Romam adulescens admodum uenit, indolem suam bellis ciuilibus uouit.* VI, 18, 1, vol. 2, p. 216.

27 — *7 he siþþan v gefeoht ungeferlice þurhteah swa Iulius dyde ær...* V, 13, p. 129, l. 10.

28 — *Sipþan him geteah Antonius to Gewealdon ealle Asiam. Æfter þæm he forlet Octavianuses swosto er 7 him selfum onbead gewin 7 openne feondscepe, 7 he him het to wife gefeccan Cleopatron þa cwene, þa hæfde Iulius ær 7 hiere for þæm hæfde geseald ealle Egypti.* V, 13, p. 129, l. 16-20.

29 — *On þæm ilcan gere þe þis eall gewearð – þæt wæs on þæm twæm 7 feowerteoþan wintra*

L'intérêt du traducteur pour cet événement semble moindre que celui d'Orose qui y consacrait un chapitre entier (VI, 22) et en faisait le moment autour duquel s'articulait le passage du livre VI au livre VII. Ici la paix instaurée par Auguste n'apparaît pas comme le produit d'un plan divin visant à permettre au Christ de naître à un moment exceptionnel de l'histoire du monde : la paix et l'Incarnation sont deux choses juxtaposées mais sans lien intrinsèque.

L'Empire chrétien

Les empereurs suivants sont répartis, dans la tradition chrétienne, entre persécuteurs et empereurs ariens, empereurs ni bons ni mauvais, empereurs favorisant les chrétiens sans être chrétiens (Hadrien, Antonin le Pieux), et empereurs bons chrétiens. Curieusement, le seul à rentrer dans cette catégorie du bon empereur chrétien – outre l'intermède traditionnel qu'est le règne de Philippe « l'Arabe » (244-249) – est Valentinien I^{er} (364-375) qui a préféré renoncer à son poste auprès de Julien plutôt qu'à sa religion. Le règne de Constantin ne fait même pas l'objet d'un chapitre entier mais est présenté dans le chapitre, long et parfois confus, consacré à Dioclétien et à la tétrarchie (VI, 30). Le traducteur annonce d'abord qu'il est le fils de Constance et de sa concubine Hélène, puis la fin du chapitre énumère les guerres civiles menées par Constantin. Deux phrases traitent ensuite d'Arius et de sa condamnation sans faire intervenir Constantin. Nous apprenons que ce dernier a tué son fils Crispus et son neveu, conquis différents peuples puis fait construire Constantinople. C'est seulement à ce moment qu'une phrase fait référence au christianisme de Constantin : « Le premier des hommes, il ordonna de faire construire des églises et de fermer les temples des démons³⁰. » Les défauts de Constantin que l'on trouve dans la traduction sont tous repris aux *Historiae*, ajouts et variations du traducteur portant le plus souvent sur des points de détail. Une différence majeure existe néanmoins : le traducteur supprime les chapitres VII, 26 et 27, dans lesquels Orose répondait par avance aux objections de ses détracteurs et présentait le temps des persécutions comme révolu grâce à Constantin qui avait régné *felicissime* durant 31 ans³¹. Il laisse également de côté le début du chapitre 28 qui expliquait

Agustuses rices – þa wearð geboren se þe þa sibbe brohte eallre worolde, þæt is ure Dryhten Hælende Crist. V, 15, p. 132, l. 13-16.

30 — *He bebead ærest monna þæt mon cirican timbrede 7 þæt mon beluce ælc diefoegield[hus]. VI, 30, p. 149, .*

31 — VII, 26, 1, vol. 3, p. 67

que « Constantin fut créé empereur, le premier des empereurs à être chrétien, si l'on excepte Philippe » et que « depuis Constantin jusqu'au jour d'aujourd'hui, tous les empereurs ont toujours été chrétiens ». Le seul indice du christianisme de Constantin dans ce passage est la phrase sur les églises qu'il fit construire ; beaucoup plus tôt, au troisième livre, une phrase avait appelé Constantin « empereur chrétien »³². C'est plutôt l'arianisme des empereurs qui par la suite retient l'intérêt du traducteur que leur catholicisme.

Le résultat de ces modifications est que le passage de l'Empire au christianisme ne constitue nullement une date charnière ni même un processus clair, mais s'effectue de manière subreptice. Théodose n'est pas un bon empereur : il complotte pour accaparer tout l'Empire lorsqu'il est empereur en Orient et surtout il n'est plus comme chez Orose le champion des chrétiens qui met ses espoirs de victoire en Dieu et prie devant la croix avant la bataille de la Rivière Froide³³. Les raisons de l'intervention divine dans cette bataille sont très peu claires dans la traduction. Je pense que le traducteur ressent à l'encontre de Théodose une hostilité larvée qui s'explique peut-être par l'épisode qui se situe juste avant cette bataille : Théodose envoie ses Goths en avant-garde mais ils sont tous massacrés par les ennemis. Or le traducteur ressent une évidente sympathie pour les Goths et cet épisode, qu'il ne condamne toutefois pas expressément, explique sans doute son hostilité envers cet empereur.

410 et la conclusion

La période entre la mort de Théodose en 395 et les années postérieures à 410 est très résumée dans la traduction qui concentre son attention sur les Goths et leurs rois : au mauvais roi païen Radagaise s'oppose le bon Alaric, comme déjà chez Orose. Le christianisme d'Alaric ressort cependant d'autant plus nettement dans la traduction que les empereurs sont rarement loués pour leur piété. Le sac même de la ville est expédié en quelques lignes. Les dernières phrases laissent entendre que l'après-410 est une période neuve, puisque les Goths s'installent en Afrique et en Espagne et y restent jusqu'à l'époque du traducteur, alors que les Goths ne sont jamais

32 — III, 7, p. 64, l. 4-7.

33 — Bataille menée par Théodose contre l'usurpateur païen Eugène et le chef barbare Arbogast, durant laquelle un vent miraculeux aurait propulsé les traits des soldats de Théodose contre leurs ennemis et aurait retourné ceux de ces derniers contre eux-mêmes.

passés en Afrique. Les *Historiae* insistaient au contraire sur le fait que les Goths acceptaient de s'installer dans l'Empire et de le défendre fidèlement. Le traducteur prend ici le contre-pied exact d'Orose en soulignant avec force que les Goths occupaient certains territoires avec l'aval des empereurs et d'autres sans son aval, en une structure rhétorique qui vise à frapper les esprits³⁴.

Selon Malcolm Godden, les Anglo-Saxons ont progressivement associé 410 et la fin de l'Empire romain, dans la mesure où la tradition historiographique, à peu près corroborée par l'archéologie, explique que c'est à cause des invasions et des usurpations des années 400 que la Bretagne a été dégarnie de troupes romaines³⁵. Le traducteur a donc pu considérer que le sac de Rome marquait aussi une nouvelle période dans l'histoire de la Bretagne et donc insister sur la rupture. Il a également pu considérer les Anglo-Saxons comme les héritiers des Goths, puisque diverses légendes allaient en ce sens³⁶. Cependant rien ne vient prouver cette hypothèse et la traduction en vieil-anglais de la *Consolation de Philosophie* de Boèce critique la tyrannie exercée par les Goths.

Conclusion

Cette rapide analyse de la traduction permet de mettre en avant quelques points importants. L'histoire antique ne concerne pas seulement Rome mais tous les peuples dont traitait Orose. Le traducteur ne manifeste du reste pas d'intérêt particulier pour la Bretagne romaine : à l'exception de sept lignes sur la conquête de l'île, la plupart des allusions à la *Britannia* sont supprimées. Peut-être que la *Chronique anglo-saxonne* d'une part et la traduction (ou même la version latine) de l'*Histoire ecclésiastique du peuple anglais* de Bède étaient considérées comme des références suffisantes, ce qui impliquerait toutefois que la traduction des *Histoires* soit antérieure à celles de ses œuvres.

La lecture providentialiste d'Orose est atténuée, le schéma d'ensemble est beaucoup moins net, en particulier à cause du peu d'enthousiasme du traducteur pour les empereurs. L'histoire antique n'est du reste que très peu une histoire des grands hommes ; les personnages, y compris les empereurs, sont assez peu différenciés et la prudence typique de la littérature anglo-saxonne fait qu'il n'y

34 — *Sippan sæton þa Gotan þær on lande, sume be þæs caseres willan, sume his unwillan.*

35 — M. Godden, « The Anglo-Saxons and the Goths : rewriting the sack of Rome », *Anglo-Saxon England*, Cambridge University Press, Cambridge, 31, 2002, p. 47-68, p. 57.

36 — C'est l'interprétation de Stephen J. Harris : « The Alfredian World History and Anglo-Saxon Identity », *Journal of English and Germanic Philology*, 100, 2001, The University of Illinois Press, p. 482-510.

a quasiment aucune mention de débauche des rois ou empereurs, ce qui atténue encore les différences entre les personnages.

Les modifications sont souvent la conséquence d'omissions volontaires. Il est rare que le traducteur porte sur les personnages ou les événements un jugement propre, mais, là où Orose hésitait, voire émettait des opinions contradictoires, il n'en retient qu'une, tranchée. C'est le cas à propos de Constantin ; les derniers chapitres de l'œuvre constituent toutefois une exception à cette constatation.

Le traducteur montre enfin un fort intérêt pour certains épisodes ou certaines pratiques qu'il détaille et explicite à l'aide des œuvres dont il dispose. Il explique ainsi la création des consuls grâce à diverses sources. Il décrit également le triomphe et le « triomphe mineur », cérémonie dont aucune source connue ne traite³⁷ : les questions d'honneur, nous l'avons vu à propos de César, le fascinent.

Ainsi, tout en restant fidèle au texte d'origine et aux jugements d'Orose, le traducteur modifie et adapte l'œuvre : son histoire romaine n'est pas celle d'Orose. Ces modifications sont dues aux erreurs qu'entraîne la disparition de certaines connaissances, en particulier au sujet de la guerre civile, mais aussi, de manière plus positive, d'un changement de perspective – le sac de Rome en 410 n'a pas le même sens en 417 et en 890 – et, sans doute, du caractère de notre traducteur, qui n'est pas celui d'Orose.

Yann Coz

Université Paris IV – Sorbonne

37 — II, 4, p. 42, l. 1-13.

